

PATACHOU

Dans sa loge, à l'Ancienne Belgique, entre deux représentations. Elle vient de troquer le chemisier blanc et la jupette bleue qu'elle portait en scène contre un tailleur noir dont le « sérieux » est assez plaisant : il contraste avec la jolie tête blonde et ébouriffée aux yeux rieurs qui se tourne aimablement vers nous. Sur une table est couchée la gerbe de fleurs que, tantôt, lui a remise le gentleman-speaker Cécil, tandis que crépitaient les bravos d'une salle archicomble.

— Essayez-vous donc, je vous prie.

C'est son mari qui nous la présente. Un homme solide à la ferme poignée de main et qui porte une sorte de chandail noir curieusement rayé de blanc aux épaules.

— M^{me} Henriette Hillon, nous dit-il.

C'est, en effet, sous ce nom qu'elle figure aux registres de l'état civil, étant née Henriette Hagon, à Ménilmontant.

Mais il faut avouer que pour le théâtre, Patachou c'est mieux...

Nous avons connu autrefois, au Victoria, rue des Fripiers, un Patachou qui chantait :

Ah ! ah ! ah ! ah ! que c'est donc
 [bon l'amour-re !
 C'est malheureux que ça n'dur' pas
 [toujour-re !

Il faisait rire, lui aussi, mais avec des moyens plus clownesques, tout différents.

Mais . Patachou , ? Pourquoi . Patachou , ?

— C'est le nom d'un gâteau qui était notre spécialité quand, il y a six ans de cela, nous exerçons le commerce de pâtissier à Montmartre, près du Sacré-Cœur. Dans le voisinage on ne nous appelait pas autrement que « Monsieur ou Madame Patachou ». Si on m'avait dit alors que je chanterais un jour, un jour prochain, au cabaret et au music-hall, j'aurais bien rigolé... Vous voyez que le journalisme n'est pas le seul métier qui conduise à tout : il y a aussi la pâtisserie... A notre pâtisserie, qui ne marchait que médiocrement, nous avions adjoint un petit restaurant qui, au début, marchait plus mal encore. Nos seuls fidèles clients étaient des copains, à qui nous avions la faiblesse de faire crédit et qui oublièrent de nous payer... L'un d'eux, en nous payant d'un simple conseil, nous rendit pourtant un service plus grand que s'il eut payé, comme on dit, en espèces sonnantes et trebuchantes... C'était un soir où, je ne sais trop pourquoi, je m'étais mise à chanter des chansons d'étudiants et de soldats. C'était un soir où, par hasard, il y avait beaucoup de clients. Et, l'y pense, c'est sans doute pour ça que, de contentement, je chantais « Chouette qu'il me dit, ce copain, t'as trouvé le filon ! Renforce le type montmartrois de ton établissement en chantant comme ça tous les soirs. Tu verras ! ». J'ai suivi son conseil. Et la vogue est venue. A quoi ça tient tout de même ?...

Le « restaurant de la même Patachou », devint ainsi une attraction du Paris-qui-s'amuse... Cette vogue ne manqua pas d'attirer la curiosité de Maurice Chevalier qui vint dîner chez nous pour se rendre compte. Il me donna, lui, un autre conseil : celui de chanter au cabaret. « Avec un répertoire pareil ! Jamais je n'oserais, que je lui répondis ! Laissons au bœuf que je sers aux clients le privilège d'être du bœuf... gros sel ! ». Au cabaret tout est permis.

la façon de chanter fait passer tout. « Et voilà comment je suis devenue artiste professionnelle !

Cette histoire : « Il était une fois une petite pâtissière de Montmartre », on l'a racontée déjà. Nous avons la bonne fortune aujourd'hui de l'entendre répéter par l'héroïne elle-même, de la manière toute spontanée, toute fraîche, qu'elle apporte à tout ce qu'elle dit, à tout ce qu'elle chante.

Et ceci nous reporte aux soirs où, armée de ciseaux, elle s'en prenait aux cravates des spectateurs « chers à la détente », qui refusaient de reprendre ses refrains en chœur.

Il fallait un singulier toupet, un pouvoir peu commun d'asservissement pour se permettre, sans jamais subir de vraie résistance, une telle liberté, à la plus grande joie de l'assistance.

Ces chansons gaillardes que par ironie elle débitait sous la dénomination mondaine de « Lady Patachou », elles les a abandonnées en abondant — à l'A. B. C. en 1949 — le vrai music-hall où un répertoire moins osé est de rigueur. Et elle est devenue Patachou tout court.

C'est sous ce simple nom et avec un répertoire ainsi assagi qu'elle est allée chanter dans les lieux Amériques, en Angleterre, en Egypte, partout et qu'elle ira bientôt en Suisse et dans les villes principales du Midi de la France avant de rejoindre son Paris. C'est ainsi transformée que nous l'applaudissons à présent.

Les jeunes filles peuvent aller l'entendre sans craindre la moindre grivoiserie et les messieurs, sans risque pour leurs cravates...

On eut pu redouter moins de succès d'un répertoire, d'un genre aussi totalement modifié. Il n'en est rien. Au contraire !... Car à la fantaisiste si personnelle, si exubérante qu'elle est restée dans un gamin de Paris, J'ai rendez-vous avec vous, Ohé ! les gars, s'ajoute une Patachou sentimentale dans La fête continue et Y'a tant d'amour et une Patachou d'un réalisme saisissant dans Mon homme, rengaine qui, grâce à elle, paraît une nouveauté.

Et comme nous lui disons, notre étonnement de l'avoir admise dans des chansons aussi inattendues, elle nous répond :

— On me connaît peu. Je suis une fantaisiste mélancolique.

Patachou mélancolique !...

Le Soir de Bruxelles
12 février 1952